

Quand l'herbe ne se transforme plus en lait

De son vivant, si on le lui avait dit, au grand-père Hofmann, que ça allait disparaître, qu'on en ferait une place de parking, il aurait esquissé un petit rictus malicieux, celui qui signifiait : cause toujours.

Il trônait devant la ferme sur son piédestal de béton, juste en face de la porte à double battant de l'étable. À la fin de l'hiver, il allait jusqu'à deux mètres de haut et faisait la fierté du grand-père. Un véritable fumier « à la bernoise », avec quatre faces bien droites, régulières, irréprochables.

Je les revois, tour à tour, matin et soir, mon oncle Hans, mon père, ou l'apprenti, ou Carlos, ou Manuel, sortir de l'étable en poussant leur brouette. Crispés, concentrés, ils visaient la rampe, une planche solide mais étroite, puis renversaient le contenu, répartissaient avec une fourche à quatre pointes ce mélange de paille et de bouse. On s'applique d'abord à bien

faire les coins, puis les bords du fumier, on piétine avec les grosses bottes de caoutchouc pour ralentir la fermentation. À la surface, on ne peut pas empêcher l'azote de s'échapper, mais à l'intérieur, on élimine l'air pour que les microbes fassent leur travail, fabriquent le précieux humus; c'est pour cela qu'il fait chaud dans un fumier, pour cela qu'en hiver, on les voit fumer.

Les voitures ralentissaient à sa hauteur, avant la priorité de droite du carrefour, se garaient parfois à proximité pour faire des courses à la petite épicerie, dans le bâtiment de la Société de laiterie de Villars-sous-Yens. Certains clients se pinçaient le nez, ignorant la noblesse de l'édifice, le cycle abouti de l'herbe verte: une ode aux pâturages transformés, grâce à des ruminants domestiqués par nos aïeux il y a 10 000 ans, en excréments, en urine. Le cycle aussi des champs de blé: ces grands rectangles jaunes qui agrémentent nos paysages, devenus paille sèche, litière absorbante. Et ce mélange changé en fumure, concentré de vie, énergie, nutriment, matière active qui s'en retournera à la terre pour offrir de la bonne herbe, du bon blé, du vert et du jaune, de la viande et du lait.

Les clients de l'épicerie n'avaient pas le loisir de le contempler, d'observer comment c'était fait, comment c'était bien fait, de comprendre pourquoi

on le faisait, de féliciter l'artisan, le paysan, celui qui, au contraire du passant, s'asseyait parfois sur le banc de bois, près de la porte de la grange, pour admirer le travail, parce que lui savait qu'un bon fumier était le meilleur moyen de réveiller un sol fatigué, de guérir une terre sèche et rebelle.

Dans les campagnes, la dot était jadis estimée à l'importance du tas de fumier devant la ferme des parents.

Le lisier était l'or noir des étables.

Le fumier, le levain de la terre.

Lorsque mon grand-père apprenait le métier dans le domaine familial de son Belpberg natal, avant qu'ils ne viennent vivre en Suisse romande, on n'avait jamais plus de bétail qu'on avait de champs à fumer et de prés à pâturer. On n'importait pas de fourrage, on n'utilisait pas d'engrais chimique. On agissait ainsi sans parler de durabilité, d'écoresponsabilité, d'harmonie entre l'humain, l'animal et le végétal. On le faisait, c'est tout. On ne savait pas qu'un mètre cube de fumier contenait cinq kilogrammes d'azote, cinq kilogrammes d'acide phosphorique et six kilogrammes de potasse. On le faisait parce que ça marchait et parce qu'on l'avait toujours fait.

Quant à mon père, je crois qu'il a lui aussi fini par en être un peu fier, de ce fumier, car il était sans conteste le plus soigné du village, fier, surtout ce premier week-end de juillet 1983 (j'avais 5 ans), lors de la fête triennale de Villars-sous-Yens (que l'on nomme ici « Abbaye ») ; sur une photo que ma mère a retrouvée dans un album, on voit la fanfare de Yens en uniforme bleu, une foule endimanchée tout autour, on voit mon père et son employé en habits de fête, avec de grandes bottes, en train d'installer sur ce même tas de fumier un mannequin vêtu d'une salopette, un vieillard et sa fourche, une caricature grandeur nature de Pipe, le héros des *Petites fugues* d'Yves Yersin : ce film avait enthousiasmé les villes comme les campagnes, racontant l'histoire d'un valet de ferme à la retraite qui ne se sentait revivre qu'au volant d'un vélomoteur.

Si ce fumier était encore là aujourd'hui, on s'y prendrait différemment. On aurait installé un évacuateur automatique avec rampe orientable. Surtout, on remplirait les documents de l'administration fédérale, on cocherait la case « engrais de ferme », on établirait un « bilan de fumure », on remplirait ainsi les critères des « prestations écologiques requises », afin d'avoir droit aux précieux « paiements directs », ces subsides qui permettent aux paysans de gagner leur vie, malgré la chute du prix du lait.

En 2023, la plupart des clients de l'épicerie se disent : tant mieux si ce fumier a disparu, cela fera moins d'animaux entravés tout l'hiver, moins d'utérus inséminés sans consentement, moins de vaches séparées de leur veau juste après la naissance, moins de taureaux engraisés six mois avant d'être abattus froidement, moins de protéines inutiles sur les barbecues, moins d'antibiotiques, de vaches écornées, de coups de bâton, moins de fièvre aphteuse, de peste bovine et de vache folle.

Le pire – pardonne-moi, grand-papa –, c'est que parfois, je pense comme les clients de l'épicerie. Je l'ai vu à la télévision : 40 % des émanations de méthane, ce puissant gaz à effet de serre, proviennent de l'élevage. Je l'ai entendu à la radio : certains paysans, sanctionnés pour maltraitance envers leur bétail, continuent de recevoir des subventions fédérales. Je l'ai lu dans les journaux : on produit du fourrage au Brésil pour nourrir des animaux européens, on déforeste là-bas, on importe ici, et les déjections de nos vaches ne seront jamais rendues aux champs qui les ont nourris, les cycles de fertilisation sont rompus, trop de nitrate et d'azote ici, et là-bas, plus assez de fertilisants, alors des multinationales européennes exportent en Amérique des engrais synthétiques, le monde marche sur la tête, et je ne sais plus quoi penser.